

Müsen –

„*Sur les tristes confins de l'âpre Westphalie*“

(*Im hintersten Winkel des rauhen Westfalens*)

von

Petra Mertens-Thurner, Lennestadt

Auch wenn man nur auf der Suche nach neuen Dokumenten zum Leben und Werk Johann Heinrich Jung-Stillings¹ ist, hat man immer einen Blick für andere Dinge. So fand ich beim Durchblättern der Zeitschrift „Archives littéraires de l'Europe“² zwar nichts zu dem großen Siegerländer, dafür aber ein Gedicht, das sich mit dem Bergwerk in Müsen beschäftigt.³ Damit war dann der eigentliche Forschungsgegenstand wieder berührt, denn Jung-Stillings gleichnamiger Onkel Johann Heinrich Jung (1711-1786) war für diese Grube tätig gewesen.⁴

Autor des Poems ist der Franzose Marc Antoine Jullien, im Unterschied zu seinem Vater Jullien de Paris genannt.⁵ Börne als auch Goethe und Frau von Staël kannten den am 10. März 1777 in Paris Geborenen, der am 4. November 1848 starb. Jullien war Agent des Wohlfahrtsausschusses u. a. in Bordeaux, danach Kriegskommissar in Ägypten und Italien. Im Juli 1801 wurde er zum Sous-Inspecteur aux Revues (Inspekteur der Truppenschauen) ernannt. Damit gehörte er dem Generalstab an, als *Sous-Inspecteur* war er auf der Divisionsebene tätig. Dadurch gehörten in seinen Zuständigkeitsbereich die erhobenen Kontributionen, die aufgenommenen Anleihen, die Beschlagnahme von Gütern oder die Anfertigung von Geld, welches je von dem kommandierenden General befohlen worden war, und andere diesbezügliche Einzelheiten. In dieser Funktion wird er auch dem Bergwerk in Müsen seinen Besuch abgestattet haben. War er doch von 1806 bis 1810 für die Bekleidung der Truppen und als Verwalter für das neue Königreich Westfalen unter Jérôme Napoléon (1784-1860) zuständig.

¹ Siehe umfassend unter dem URL www.Jung-Stilling-Forschung.de.

² Paris: Henrichs; Tübingen: Cotta 1804-1808; 51 Nummern in 17 Bänden; 8°.

³ Hilchenbach-Müsen; Verein Altenberg und Stahlberg e. V., Heimatgeschichtlicher Verein Müsen, Hauptstraße 86, 57271 Hilchenbach.

⁴ Vgl. *Gerhard Merk*: Oberbergmeister Johann Heinrich Jung (1711-1786). Ein Lebensbild. Kreuztal: verlag die wielandschmiede (1989. ISBN 3-925498-32-X), bes. S. 35. – *Gerhard Merk*: Jung-Stilling. Ein Umriß seines Lebens. [Hrsg. u. eingel.] Kreuztal: verlag die wielandschmiede (1989. ISBN 3-925498-30-3), S. 99.

⁵ Siehe den Bestand in den *Archives nationales*, Paris, Séries AP (1 à 658 AP) et AB XIX. – Vgl. *Helmut Goetz*: Marc-Antoine Jullien de Paris (1775-1848). Der geistige Werdegang eines Revolutionärs. Ein Beitrag zur Geschichte der Vorläufer internationaler Organisationen des 20. Jahrhunderts. Diss. Zürich 1954; auch: Trad. de l'allemand par C. Cuénot. Adaptation A. Breton. Paris: Institut pédagogique national 1962 = Mémoires et documents scolaires N. S. – „*Eine Bilanz der Vergleichenden Erziehungswissenschaft*.“ AFEC-Kongress [Association Francophone de l'Education Comparée] anlässlich des 150. Todestages von Marc-Antoine Jullien. – In: Zeitschrift für internationale erziehungs- und sozialwissenschaftliche Forschung 15, 1998, H. 2, S. 229-236. – *Jacqueline Gautherin*: Marc-Antoine Jullien („Jullien de Paris“) (1775–1848). – In: Prospects: the quarterly review of comparative education (Paris, UNESCO: International Bureau of Education), Bd. XXIII, Nr. 3/4, 1993, S. 757–773.

Julliet war nicht nur Militär, sondern dazu auch ein gebildeter Mensch. So kann man auch ein Gedicht von ihm erwarten. Die Vergleichende Erziehungswissenschaft sieht gern ihren Ahnherrn in ihm, und Adolph Carl Peter Callisen (1786-1866) nahm ihn in sein „Medicinisches Schriftsteller-Lexicon“ auf.⁶ Jullien war 1819 bis 1828 Director der *Revue encyclopédique* und 1836 bis 1842 Mitarbeiter am *Complément de la bibliothèque populaire*.

Das Gedicht zeichnet ein treffendes Bild der damaligen Zustände und der schweren Arbeiten der Bergleute. Selbst die Folgen der Haubergwirtschaft scheint Jullien eingefangen zu haben. Der Text erschien in den

« Archives / littéraires / de l'Europe, ou / Mélanges de littérature, / d'histoire et de philosophie. / Par une Société de Gens de Lettres. / Suivis / d'une Gazette littéraire universelle. / Tome dix-septième. / [Vignette] / A Paris, chez Xhrouet, imprimeur du Publiciste, / rue des Moineaux ; n°. 16. / A Turingue, chez Cotta. / - / 1808. »

Die hier beigegeben Übersetzung, der fünf Anmerkungen beigegeben sind, versucht den lyrischen Text in etwa adäquat in Prosa wiederzugeben.

MES ADIEUX A DILLENBOURG,

ET MA VISITE

AUX MINES DE MUSSEN,

EN WESTPHALIE,

Au mois de Mai de l'an 1806.

De la Dille, à regret, j'ai quitté les rivages :
Où sont, ô Dillembourg ! tes fortunés bocages ;
Et tes vallons fleuris, et tes rians côtaux ;
Animés par le chant des amoureux oiseaux ;
Ces jardins embellis des mains de la nature ,
Et qu'ornoit le printemps de sa jeune parure ;

⁶ Bd. 10: Jou-Lal, Kopenhagen 1832, S. 67, Nr. 105.

Ces femmes, de tes murs les plus beaux ornemens ,
Dont les folâtres jeux, les doux amusemens ,
Les danses, les chansons et les courses légères
De Gessner à mes yeux retraçoient les bergères ?

Hélas ! loin de ces lieux, qui plaisoient à mon cœur ,
Je me vois exilé dans des lieux pleins d'horreur.
Sur les tristes confins de l'âpre Westphalie,
J'ai visité du fer la sauvage patrie :
Ici, de noirs sapins, des rochers sourcilleux
De leur sinistre aspect épouvantent les yeux.
Le sol dur et noirâtre, au laboureur rebelle ,
N'offre d'autre tribut que le fer qu'il recèle ;
Et ce fer , travaillé par de savantes mains ,
Utile tour à tour et funeste aux humains ,

(347)

Fournît les instrumens qu'emploira l'industrie ,
Ou des guerriers sanglans sert l'horrible furie.

J'ai vu ces lieux déserts, ces landes, ces guerêts ;
Ces rochers calcinés, ces antiques forêts ;
Dans le creux des vallons ces étangs solitaires ;
Sur le penchant des monts ces arides bruyères ;
Qui servent de pâture aux bêlantes brebis ;
Et sur un roc voisin de vieux pâtres assis ;
Pour tromper leurs ennuis , sur des pipeaux rustiques ,
De leur religion entonnant les cantiques.

Je rappelois alors à mes sens agités
Ces fêtes ; ces concerts, où de jeunes beautés ;
De leurs divines voix unissant l'harmonie ;
Par un pouvoir magique échauffoient mon génie.
Inutiles regrets ! le bonheur et l'amour

N'ont point suivi mes pas dans ce triste séjour.

Depuis plus de neuf mois, éloigné de Sophie ;

Dans un pénible exil je consume ma vie :

Privé de ses regards, de ses soins caressans ;

Pour mon âme affligée il n'est plus de printemps.

La nature à mes yeux a perdu tous ses charmes ;

Rien ne sauroit tarir la source de mes larmes.

Je demande Sophie aux rochers d'alentour :

Leur vain son ne rend point Sophie à mon amour.

De ce nom adoré ces déserts retentissent :

Ma bouche le répète, et les rochers gémissent.

Les ruisseaux des vallons, témoins de mes douleurs ,

Reçoivent dans leurs eaux le tribut de mes pleurs.

Près de moi cependant un compagnon fidèle,

Partageant mes chagrins, vient signaler son zèle.

Son aimable entretien et sa douce pitié

Pour les peines d'un cœur , dont la seule amitié

Réussit à calmer les blessures profondes ,

Embellissent pour moi nos courses vagabondes.

Jeune encore et sensible, il porte un coeur humain :

J'aime à pouvoir verser mes regrets dans son sein.

(348)

Mon cœur, avec le sien toujours en harmonie ,

Déplore librement l'absence de Sophie :

L'amour et l'amitié sont des besoins pour lui ;

Quand Sophie est absente, il lui faut un appui.

Dans ce cœur pénétré d'une douleur amère,

L'amitié verse enfin son baume salulaire.

Tous deux nous parcourons ces agrestes climats ,

Où règne encor l'hiver entouré de frimats.

De la nature en deuil écoutant le silence,
Dans un ravin profond lentement je m'avance.
Une porte a frappé mes regards étonnés ,
Deux hommes sont auprès , aux mines destinés.
Du séjour souterrain l'un d'eux ouvre l'entrée ;
Par cinq lampes de fer la route est éclairée ;
Nous suivons un sentier étroit et ténébreux ,
Et glissons quelquefois sur un terrain fangeux.
A nos yeux le métal, incrusté dans la pierre ,
Offre au sein de la nuit une vive lumière ;
Et la foible lueur de nos pâles flambeaux
Nous permet d'observer l'horreur de ces tombeaux.

Déjà nous arrivons dans une grotte immense,
Où règne de la nuit le lugubre silence :
L'un sous l'autre creusés, douze vastes caveaux
De dix siècles entiers attestent les travaux ;
Des masses de rochers , avec art conservées ,
Servent à soutenir leurs voûtes élevées.
Vingt sentiers différens, dans leurs nombreux contours,
Du fameux labyrinthe imitent les détours ,
Et paroissent ouvrir autant de noirs abîmes,
Tels qu'on nous peint les lieux où sont punis les crimes.

Nous marchons ; et bientôt un sourd mugissement
Dans ces noirs souterrains nous annonce un torrent ,
Qui, roulant avec bruit ses eaux ferrugineuses,
Fait retentir au loin les voûtes ténébreuses.
L'eau qui s'ouvre un passage à travers le rocher
Mêlée avec le fer, ne peut s'en détacher ;
Et présentant à l'œil mille formes brillantes ,
Demeure suspendue en pointes menaçantes.

(349)

Nous admirons ailleurs les étranges effets,
Que de mille couleurs produisent les reflets :
Ici, le roc nous offre une teinte rougeâtre ;
Plus loin , il est couvert d'une conche verdâtre ;
Du métal qu'il renferme empruntant ses couleurs ,
Son éclat rivalise avec l'éclat des fleurs ;
Et, loin des feux du jour, la féconde nature,
Même en ce lieu d'horreur, fait briller la verdure.
Tout à coup , aux mineurs le signal est donné :
On suspend les travaux. Par le fer façonné ,
Un trou large et profond se remplit de salpêtre ,
Et recelé déjà le feu prêt à paroître.
La mèche est allumée : aussi prompt que l'éclair,
Le foudre souterrain s'échappe avec le fer ;
Et des masses de roc, par la poudre chassées ,
Volent en longs éclats, dans les airs dispersées.

A cette explosion de la terre en courroux ,
Dont le sein déchiré s'ouvrait autour de nous ,
Par un contraste heureux dont l'oreille est ravie ,
Succèdent les accords d'une douce harmonie.
Sous ces antres obscurs, image des enfers,
Dont la porte se cache au milieu des déserts ,
Et qu'habitent la nuit, l'horreur et l'épouvante,
De six musiciens une troupe ambulante,
Par nos soins amenée, accompagnant nos pas (I),
Fait entendre soudain les hymnes des combats ;
Puis, par une plaintive et tendre mélodie ,
Invite nos esprits à la mélancolie :
Tel Orphée amoureux descendit chez les morts,
Et charma les enfers par ses divins accords.

Du son des instruments, dont les cordes frémissent ,
Les voûtes des rochers lentement retentissent.

Ce nocturne concert, par son charme puissant
Enivre tous nos sens d'un doux ravissement.
Mais un objet nouveau, prodige du génie ,
Attirant nos regards, de l'humaine industrie

(I) L'auteur avoit conduit avec lui six musiciens qui ont exécuté un
concert dans les souterrains où sont les mines.

(350)

Nous apprend à bénir l'audace et les travaux.
Un art ingénieux dans ces sombres caveaux
A su faire descendre un souffle salubre,
Qui d'un air infecte dégage l'atmosphère.
Deux énormes tonneaux l'un dans l'autre enfoncés ,
Par un contraire effort l'un vers l'autre poussés ,
Dans un conduit profond , qui du sein de la terre
Communiqué au séjour qu'embellit la lumière ,
Aspirent tour à tour et chassent la vapeur,
Qui produit de la morte le germe corrupteur ,
Puis , des poulmons humains imitant l'artifice,
Et rendant à la vie un semblable service,
Attirent du dehors un air pur et serein ,
Qui circule partout dans ce lieu souterrain.
De ce *ventilateur* le bienfaisant usage
A l'air extérieur ouvre un libre passage ;
Le mineur , loin du jour, respire en sûreté :
Ainsi l'art s'annoblit, servant l'humanité.

M. A. JULLIEN, *S. inspecteur*
aux revues.

Mein(e) Abschied(sgrüße) nach Dillenburg
und mein Besuch
der Minen von Müsen
in Westfalen,
im (Monat) Mai (des Jahres) 1806.

Ungern habe ich die Ufer der Dill verlassen:

Wo, oh Dillenburg, sind deine glückliche Haine,
und deine blumigen Täler, und deine lieblichen Hügel,
belebt durch den Gesang der verliebten Vögel;
diese Gärten, durch die Hand der Natur verschönert,
und die der Frühling mit seinem jungen Putz schmückte,
diese Frauen aus deinen Mauern sind das schönste Schmuckstück,
deren unbeschwerte Spiele, das zarte Vergnügen,
die Tänze, die Lieder und deren Leichtfüßigkeit,
so wie Gessner⁷ mir die Schäferinnen vor meine Augen brachte?

Ach! Weit von diesen Orten, die mein Herz erfreuten,
fühlte ich mich ausgesetzt an schreckensvolle Orte.

Im hintersten Winkel des rauhen Westfalens
habe ich das wilde Vaterland des Eisens gesucht.

Hier erschreckten die schwarzen Tannen und die schroffen Felsen
die Augen durch ihren düsteren/bedrohlichen Anblick.

Der harte und schwärzliche Boden, widersetzt sich dem Bauern/Landarbeiter,
er bietet keinen anderen Zins, als das Eisen, das er verbirgt,
und dieses Eisen, bearbeitet durch weise Hände,
ist den Menschen (zugleich) nützlich und verhängnisvoll.

⁷ *Salomon Geßner*, geb. Zürich 1.04.1730, gest. ebd. 2.03.1788; seine Idyllen (in einer poetisch gehobenen Prosa) waren in ihrer Zartheit und Lieblichkeit Vorbild für die Naturauffassung der Zeitgenossen.

(347)

es liefert die Instrumente, die die Industrie gebraucht,
oder die blutrünstige Krieger zur schrecklichen Furie macht.
Ich sah diese verlassenen Orte, diese mageren Böden, diese Brache,
diese verkohlten Felsen ⁸, diese uralten Wälder;
im Innern der Täler vereinzelt Seen,
auf den Hängen der Berge die ausgetrocknete Heide;
die den blökenden Schäfchen zur Nahrung dient;
und auf einem gegenüberliegenden Felsen sitzen die alten Hirten;
die ihre Sorgen auf den bäuerischen Hirtenflöten übertönen,
indem sie die Kirchenlieder ihrer Religion anstimmen.
Ich erinnere mich alsdann an meine angeregten Sinne,
diese Feste, diese Konzerte, wo junge Schönheiten;
mit ihren göttlichen Stimmen Harmonie schufen
und wie durch eine magische Kraft meinen Geist erwärmten/anregten.
Unnützes Bedauern! Glück und Liebe
sind meinen Schritten während dieses traurigen Aufenthaltes nicht gefolgt.
Seit mehr als neun Monaten, getrennt von Sophie,
in einem beschwerlichen Exil zehre ich mein Leben auf:
Getrennt von ihren Blicken und ihrer zärtlichen Sorge;
gibt es für meine heimgesuchte Seele keinen Frühling.
Die Natur hat für mich all ihren Zauber verloren;
nichts kann die Quelle meiner Tränen versiegen lassen.
Ich erbitte Sophie von den Felsen ringsumher (zurück):
ihr leerer Ton bringt mir Sophie meiner Liebe nicht zurück.
Diese Wüstenei erschallt von diesem angebeteten Namen:
Mein Mund wiederholt (dies), und die Felsen ächzen.
Die Bäche der Täler, Zeugen meines Schmerzes,
erhalten in ihren Wassern den Zins meiner Tränen.

Währenddessen fand sich in meiner Nähe ein treuer Begleiter,

⁸ Siehe die Haubergswirtschaft.

der mit Eifer bedeutete, meine Sorgen mitzutragen.
Sein liebenswürdiges Gespräch und sein sanftes Mitleid
mit den Leiden eines Herzens, allein der Freundschaft
gelingt es, die tiefen Verletzungen zu lindern,
verschönerten für mich unsere herumstreichenden Spaziergänge.
Noch jung und gefühlvoll, besaß er ein menschliches Herz:
Gern gösse ich meine Beschwerden in sein Gemüt.

(348)

Mein Herz, mit seinem immer in Harmonie,
beweint frei die Abwesenheit von Sophie:
Liebe und Freundschaft sind ihm Bedürfnis;
Wenn Sophie abwesend ist, braucht er Unterstützung.
In dieses durch bitteren Schmerz durchdrungenes Herz,
gießt die Freundschaft letztlich ihren heilenden Balsam.

Wir beide durchschritten dieses wilde Klima,
wo noch (immer) der winterliche Raureif herrscht.
Von der trauernden Natur die Stille hörend,
schreite ich in einer tiefen Schlucht langsam voran.
Mit erstaunten Augen erblicke ich eine Tür,
zwei den Minen bestimmte Männer sind nahe bei.
Von dem unterirdischen Aufenthalt öffnet einer von ihnen den Eingang;
durch fünf eiserne Lampen ist die Strecke erleuchtet;
Wir folgen dem engen und dunklen Gang,
und gleiten manchmal auf dem kotigen (schlammigen) Boden aus.
Unseren Augen bietet das im Stein enthaltene/inkrustierte Metall,
im Schoße der Nacht ein helles Licht;
und der schwache Schein unserer blassen Wachslichter/Kerzen
erlaubt es uns den Schrecken dieser Gruft zu beobachten/erkennen.

Schon erreichen wir eine immense Galerie,
wo nächtliches klägliches/klagendes Schweigen herrscht:

Eines unter dem anderen ausgehöhlt, zwölf weiträumige Gräfte/Hallen/Keller
sie bezeugen die Arbeit von zehn Jahrhunderten;⁹

Massen von Felsen, mit (handwerksmäßiger) Kunst erhalten,
dienen zur Unterstützung der hohen Gewölbe.

Zwanzig verschiedene Gänge/Pfade, in ihren vielfältigen Umrissen,
imitieren die Irrwege des berühmten Labyrinths,¹⁰

und eröffnen genauso viele schwarze Schlünde/(Abgründe),

so wie man uns die Orte zeichnet/beschreibt, wo die Verbrechen bestraft werden. [Hölle]

Wir gehen und sehr bald kündigte ein dumpfes Getöse
in diesem schwarzen Untergrund/(Unterwelt) einen Sturzbach an,
der lärmend seine eisenhaltigen Wasser [Stahlwasser] ergießt,
der die entfernten dunklen Gewölbe widerhallen ließ.

Das Wasser, das sich einen Weg durch den Fels öffnet,

vermischt mit dem Eisen, kann sich nicht abtrennen;

und präsentiert dem Auge tausend schimmernde Formen,

bleibt aufgehängt an bedrohenden Punkten.

(349)

Wir bewundern an anderer Stelle die seltsamen Effekte,
die in tausend Farben die Reflexe/den Widerschein hervorbringen:

Hier bietet uns der Fels eine rötliche Tönung;

weiter weg ist er bedeckt von einer grünlichen Schicht:

vom eingeschlossenen Metall übernimmt er seine Farben,

seinen Glanz/seine Pracht wettstreitet mit dem Glanz der Blumen;

Und, weit von den Feuern des Tages, lässt die fruchtbare Natur,

selbst an diesem Schreckensort, das Grüne glänzen.

Plötzlich wird den Bergleuten das Signal gegeben:

⁹ Vgl. „Ansicht des Strossenbaues in der Grube Victoria bey Littfeld.“ in: „Jahrbuch / für / Berg= und Hüttenleute, / zur nützlichen und angenehmen / Unterhaltung, / auf das Jahr / 1808. / - / - / Siegen, im Verlag / der bergmännischen Buchdruckerey und Buchhandlung.“; darin auch der Aufsatz Jung-Stillings „6. / Etwas / über das Leben / des / Oberbergmeisters Joh. Heinr. Jung / zu Littfeld.“ – Herausgeber des Jahrbuchs war Pfarrer Heinrich Adolf Achenbach (1765-1819). – Vgl.: Siegerland. Blätter des Siegerländer Heimatvereins e. V. Bd. 29, 1952, H. 1, S. 8 mit der Abb. des Titelblattes.

¹⁰ Das berühmte kretische, von Dädalus für den Minotaurus erbaute Labyrinth, 1896 von Sir Arthur John Evans (1851-1941) entdeckt.

Man unterbricht die Arbeit. Durch das verarbeitete Eisen,
ein großes und tiefes Loch füllt sich mit Salpeter,
und verborgen ist schon das Feuer bereit zu erscheinen.
Die Zündschnur ist angezündet [glimmt schon]: so schnell wie der Blitz,
Der unterirdische Wetterstrahl entweicht mit dem Eisen,
und Felsmassen, durch das Pulver getrieben,
fliegen in langen Splittern durch die explodierende Luft.

Bei dieser Explosion der grimmigen Erde,
deren Brust zerrissen wird, öffnet sich um uns herum,
durch einen glücklichen Kontrast, über den das Ohr entzückt ist,
folgen die Akkorde einer süßen Harmonie.

Unter diesen dunklen Höhlen, (dem) Bild der Unterwelt/Hölle,
deren Tür sich verbirgt in der Mitte der Wüsten,
und die die Nacht bewohnen, den Schrecken und das Entsetzen,
sechs Musikanten einer fahrenden Gesellschaft,
durch unsere Fürsorge herbeigebracht, unsere Schritte begleitend (I),
lässt plötzlich Kriegslieder erschallen;

dann, durch eine klagende und zärtliche Melodie,
lädt sie unsere Gedanken zur Melancholie (ein):
So wie der verliebte Orpheus ¹¹ zu den Toten hinab stieg,
und mit seinen göttlichen Melodien die Unterwelt bezauberte.

Vom Schall des Instrumentes, dessen Saiten erklangen,
widerhallten langsam die Felsgewölbe.

Dieses nächtliche Konzert – durch seinen mächtigen Zauber –
macht alle unsere Sinne mit einem süßen Entzücken trunken.

Aber ein neuer Gegenstand, vom Talent/(menschlichem Genie) hervorgebracht,
zog unsere Blicke auf sich, von menschlichem Gewerbefleiß/menschlicher Geschicklichkeit

¹¹ Als Orpheus Gattin Eurydike durch einen Schlangenbiß starb, stieg er in den Hades und rührte durch seinen Gesang und sein Saitenspiel Persephone, daß sie ihm gestattete, die Geliebte zur Oberwelt zurückzuführen, wenn er sich bis dahin nicht nach ihr umblicke.

(I) Der Autor hatte mit sich sechs Musikanten geführt, die Untertage,
wo die Gruben sind, ein Konzert gaben.

(350)

lehrt uns die Kühnheit und die Arbeiten zu segnen.

Eine geistreiche Kunst in diesen dunklen Gruben

hat es verstanden einen wohltuenden Atem/Lufthauch hinunterzubringen,

der die Atemluft von einer modrigen Luft befreit.

Zwei enorme Seilwinden, die eine in die andere gesteckt,

durch eine gegensätzliche Anstrengung die eine gegen die andere geschoben,

in einem tiefen Gang, der aus der Mitte der Erde

kommuniziert mit dem Aufenthalt, den das Licht verschönert [Übertage],

atmet Zug um Zug und verjagt den Dunst,

der den verderblichen Keim des Todes produziert,

alsdann, das Kunstwerk, die menschlichen Lungen imitierend,

und dem Leben einen ähnlichen Dienst zurückgebend,

anziehend von draußen reine und heitere/frische Luft,

die überall an diesem unterirdischen Ort zirkuliert.

Der wohltätige Gebrauch dieses *Ventilators*

eröffnet der frischen Luft (von draußen) eine freie Bahn;

der Bergmann, weitab des Tages, atmet in Sicherheit:

So wird die Kunst geadelt, wenn sie der Menschheit dient.

M[onsieur]. [Herr] M[arc]. A[ntoine]. JULLIEN, *S[ub]*. *Inspekteur der Truppschauen*.

MES ADIEUX A DILLEMBOURG,

**ET MA VISITE
AUX MINES DE MUSSEN,**

EN WESTPHALIE,

Au mois de Mai de l'an 1806.

De la Dille, à regret, j'ai quitté les rivages :
Où sont, ô Dillembourg ! tes fortunés bocages ;
Et tes vallons fleuris, et tes rians coteaux,
Animés par le chant des amoureux oiseaux ;
Ces jardins embellis des mains de la nature,

Nachtrag:

Mathias Döring: Eisen und Silber – Wasser und Wald. Gruben, Hütten und Hammerwerke im Bergbaurevier Müsen. Kreuztal: Verlag die Wielandschmiede (1999; ISBN -925498-62-1), S. 52-63.

Ders.: Eisen und Silber. Gruben, Hütten und Hammerwerke im Bergbaurevier Müsen! Bildtonträger: Neunkirchen: FFK Kröhnert, Studio II 2004; Farb-Videokassette (139 Min., nach dem Buch von Mathias Döring. Sprecher: Bert Rohné).

Nicht kopieren